

« Je venais de loin. »

« Si je vous dis que vous êtes une femme puissante, que me répondez-vous ? » : j'ai commencé chaque entretien de ce livre avec cette question simple, d'apparence banale. Toutes mes interlocutrices ont eu l'air gênées. Mal à l'aise. Incapables de se positionner. Comme si « femme puissante » était encore en 2020 un oxymore. Toutes sauf une, Nathalie Kosciusko-Morizet qui assura du tac au tac : « Oui, je suis une femme puissante, comme vous, et comme toutes celles qui le veulent. »

Difficile à définir, la notion de puissance m'a toujours intéressée. Elle touche au pouvoir, à l'influence, au charisme, mais aussi à l'abus et à une certaine forme de violence ou de domination. Elle revêt un je-ne-sais-quoi d'essentiellement masculin. On dit des femmes qu'elles sont belles, charmantes, piquantes, délicieuses, intelligentes, vives, parfois dures, manipulatrices ou méchantes. « Hystériques » lorsqu'elles sont en colère. « Arrivistes » lorsqu'elles réussissent. Mais on dit rarement d'elles qu'elles sont *puissantes*. J'ai voulu voir si cette notion pouvait se féminiser, si puissance et virilité/masculinité pouvaient être dissociées.

Ce n'est pas simplement par pudeur ou modestie qu'une femme (fût-elle influente, charismatique) refuse le qualificatif de « puissante ». Il suscite un recul. Comme son corollaire, l'ambition, qui prend aussi une connotation négative déclinée au féminin.

Chez un homme, l'ambition est légitime. Chez une femme, elle paraît suspecte, contre-nature. Comme le dit Élisabeth Badinter : « Rares sont les moments de l'Histoire où l'alliance des deux mots "ambition" et "féminine" n'a pas choqué. »

De ces malaises, de ces hésitations, de ces silences est né ce livre. De rencontre en rencontre, j'ai voyagé dans les mystères du pouvoir au féminin. À l'image de Christiane Taubira qui proclame avoir réglé ses comptes avec la peur, toutes nous parlent d'une émancipation qui est d'abord le dépassement d'une appréhension de ne pas être au niveau. La crainte de ne pas être « à sa place ». Le souci du ridicule et du qu'en-dira-t-on. L'angoisse saisit la fille qui sort du cadre défini, non par la loi mais par la tradition, les habitudes, le poids des normes sociales, le regard des autres. Dans cette peur, Leïla Slimani voit avant tout la hantise de décevoir : comme si nous, les femmes, avons une obligation de perfection dès lors qu'on s'empare de la « place » des hommes. Eux peuvent réussir, fussent-ils médiocres. Nous, non. « Pour être une femme puissante, il faut avoir le courage de déplaire, et de décevoir en tant que mère, épouse ou vis-à-vis des attentes que les gens ont de vous », dit justement Leïla Slimani. Décevoir, accepter de ne pas être parfaite, voilà l'émancipation absolue.

S'agissant de la révolution #MeToo, s'agissant des hommes, de la maternité ou de la séduction, les femmes que j'ai interrogées ne pensent pas toutes la même chose. Loin de là. Pas de voix féministe unique. Pas de chemin identique vers la libération et l'égalité. « Le féminisme est pluriel. Il y a plusieurs manières d'être féministe », note Michelle Perrot. Il y a le féminisme d'Élisabeth Badinter ou de Catherine Deneuve, celui de Virginie Despentes ou d'Adèle Haenel. L'époque impose de choisir son camp, avec virulence si possible. Je m'y refuse. Simplement parce que je n'y arrive pas, parce qu'il n'y

a pas UNE seule vérité. On peut être sensible aux arguments de l'une puis de l'autre. Sur ce sujet comme sur d'autres, je revendique le gris, la nuance, la complexité. Même si l'époque n'aime pas ça. Je revendique de douter.

Ces femmes rencontrées, ces voix entendues, ces « vies exemplaires » m'ont fait réfléchir, et ont fait voler en éclats des préjugés bien ancrés. Comme à beaucoup d'auditrices, elles m'ont aussi fait du bien.

Ce livre est en forme de remerciements pour leur liberté, leur audace et leur générosité. Je leur sais gré de m'avoir fait confiance, de s'être livrées ainsi. Elles ont accepté que je les bouscule (ou les pique parfois). Elles ont dit leurs rêves, mais aussi leurs douleurs, les épreuves qui les ont transcendées. Elles se tiennent debout, tête haute. Nous sommes toutes construites par d'autres parcours que les nôtres. Il est important d'avoir des femmes à qui s'identifier, dans une époque où 80 % des objets d'identification restent masculins.

Chaque fois, je suis sortie groggy de ces rencontres, me faisant la réflexion : ces conversations étaient tellement plus fortes que mes entretiens habituels. J'ai la chance de coanimer chaque jour la Matinale de France Inter et de grandes émissions à la télévision, mais, avec ces entretiens, j'entrais dans un univers différent, plus existentiel. Je touchais une forme de vérité. Ces femmes m'ont fait grandir, m'ont transformée. Profondément.

Il faut dire que je venais de loin.

*

Longtemps, j'ai cru que la vie était fondée sur les rapports de force.

Je suis née à Beyrouth, au Liban, à la fin des années 1970, par une nuit de violents bombardements. Les premières années de ma vie se résument à des souvenirs de guerre, et à des nuits passées dans la baignoire de la salle de bains, parce que c'était la seule pièce sans fenêtre, à l'abri des éclats d'obus. Mes parents y installaient des matelas, on dormait là avec ma sœur. Quand ça tapait trop fort, nous descendions dans les abris souterrains. Tous les Libanais ont vécu la même histoire. Dès l'âge de cinq-six ans, j'avais compris que l'existence était une bataille, et qu'il fallait s'armer pour ne pas tomber.

Jusqu'au début des années 1980, nous habitons Hamra, un quartier cosmopolite de Beyrouth où vivaient les intellectuels de gauche et une majorité de musulmans. Habiter là, pendant la guerre civile, alors que nous étions chrétiens, était un choix à la fois politique, social, culturel de mon père. Il refusait toute forme d'assignation identitaire. Lorsque l'armée israélienne pénétra le territoire libanais, mes parents décidèrent de quitter le pays, la situation devenait invivable. L'exil n'a pas été brutal. Nous n'avons pas coupé net le fil qui nous liait au Liban. Au début, nous faisons des allers-retours entre Paris et Beyrouth. Ma sœur et moi étions inscrites dans deux écoles en même temps. Ici et là-bas. Nous alternions six mois Liban, six mois Paris. Je regardais tous les soirs, au journal de 20 heures, mon pays natal en flammes et priais pour mes grands-parents restés là-bas : « Faites qu'ils ne meurent pas ! » De cinq à onze ans, j'ai grandi avec cette incertitude-là, avec cette angoisse. Mes parents espéraient que la situation se calmerait, et que nous rentrerions un jour « chez nous ». Et puis, finalement, nous sommes restés ici.

Au fil des années, la France est devenue *chez moi*. Elle nous avait accueillis avec générosité, comme tant d'autres avant et après

nous, et comme elle sait souvent si bien le faire. Je gardais pourtant une certaine colère, celle qu'on appelle communément la rage de l'exilée, et qui met tant de temps à passer. Quand elle passe. Le sentiment, aussi, parce que je venais d'ailleurs, de devoir faire mieux que les autres, d'avoir à prouver plus que les autres pour « faire ma place ». Rien ne vous est réservé sur une terre d'exil, fût-elle une terre d'accueil. J'ai intégré cela dès l'enfance, alors qu'on me faisait remarquer ma différence. Longtemps j'ai essayé de ressembler aux autres, je me suis employée à gommer mon altérité, mes aspérités, mon orientalité, mes rondeurs ! Il a fallu du temps pour comprendre la phrase de Jean Cocteau, « ce qu'on te reproche, cultive-le, c'est toi ». Il a fallu du temps pour saisir que précisément cette différence ferait mon style, ma personnalité, et la chance rencontrée à plusieurs moments-clés de ma carrière.

J'ai treize ans. Je suis inscrite au collège Franklin, chez les jésuites, haut lieu de la bourgeoisie conservatrice parisienne. Mes parents sont tout le temps convoqués pour mon indiscipline, j'ai toujours eu du mal à accepter l'autorité, je suis une adolescente « ingérable ». Chaque enfance est jalonnée de phrases-clés. Ceux qui les assèment ne se rendent souvent pas compte de l'influence déterminante qu'elles peuvent avoir. Dans mon cas, ce fut un mot du « préfet des études » de Franklin. Un jour, alors qu'il se plaignait une fois de plus de mon indocilité : « Le problème de votre fille, c'est qu'elle est orientale. À quel moment va-t-elle comprendre qu'elle doit devenir cartésienne ? », ma mère lui rétorqua vivement avec son accent chantant du Levant : « Oui, monsieur, ma fille est orientale et fière de l'être ! » Mais il avait pointé ma différence : j'étais « orientale », avec tout ce que ce mot

sous-entend ici de langueur, d'excès, d'irrationalité, et probablement, dans la tête de cet individu, d'archaïsme. Cette parole fut décisive. Toute ma vie, j'ai voulu prouver à cet homme – qui ne l'a jamais su – que j'étais capable d'être plus cartésienne qu'il ne le pensait. Plus « française ». Capable d'y arriver. De devenir « quelqu'un ». Ici. Selon les codes et les standards d'ici. Ils allaient devenir les miens.

La première chose fut de m'endurcir, de taire cette sensibilité extrême de l'Orient. De ne pas laisser les autres m'atteindre. Même si, à l'intérieur, j'étais une sorte de cocotte-minute identitaire. J'étais quoi ? Libanaise ? Arménienne par ma mère ? Française ? Arabe ? Chrétienne ? « Tout à la fois », m'avait un jour répondu mon oncle, en comparant les différentes strates de mon identité à un mille-feuille. La part française est devenue la plus importante de toutes ; mais lorsqu'on touche aux émotions, c'est « l'Orient » dont parlait mon cher « préfet » qui rapplique. Quand on me froisse, je suis blessée, avec ce mélange d'orgueil et d'exagération propre à toute Méditerranéenne. Le fatalisme, un certain appétit pour le danger, l'obsession de vivre intensément, me viennent du Liban. Trouver le chaos normal. Préférer le désordre à l'harmonie. Quand tout est à sa place, je vais provoquer quelque chose pour que l'ordre vacille et que tout se mette à nouveau en mouvement. Les mots de Montaigne, selon qui « le monde n'est qu'une branloire pérenne », trouvent en moi un écho vibrant. L'instabilité et la violence de l'univers m'accompagnent et se répercutent en moi en permanence. Je suis une intranquille.

Quand on naît à Beyrouth au cœur de la guerre civile, on ne croit pas aux sornettes sur la « fin de l'Histoire ». Ma naissance tumultueuse laissera toujours des traces. En septembre 2001, je pars faire des études de journalisme à la New York University.

J'habite au pied des tours jumelles. Un matin, je suis réveillée par un bruit assourdissant, comme un énorme accident de camion. Quelques minutes plus tard, la gardienne vient tambouriner à ma porte en hurlant de quitter l'immeuble. Je me retrouve en pyjama dans la rue et, comme tous les gens du quartier, je regarde, hébétée, le World Trade Center d'où s'échappe un nuage de fumée. Puis la première tour s'effondre et le souffle me propulse à terre. L'écroulement de la tour m'a semblé aussi long que mes nuits enfantines passées dans le fond de la baignoire. Je me souviens m'être relevée péniblement, hagarde, tandis que l'instinct prenait le relais dans mes jambes et dans mon esprit, et m'indiquait le nord de Manhattan. J'ai couru pendant quarante-cinq minutes, couverte de cendres, avant que le second gratte-ciel s'écrase à son tour, enveloppant New York dans les ténèbres.

Rien d'héroïque dans ma conduite. Des héros, des actes de bravoure, il y en a eu beaucoup ce jour-là. Moi, je n'ai sauvé personne, juste moi, en courant en pyjama, la jambe et le bras en sang. Mais le destin m'avait placée là, de Beyrouth à New York, et ce fut, dans cet instant de fracas, la naissance d'une conviction inébranlable : je serai journaliste ! Plus jamais les secousses du monde ne me laisseraient tranquille. Le 11 septembre 2001, à New York, à vingt-deux ans, j'ai compris que je voudrais plus que tout raconter, explorer les mouvements et les vibrations du monde. Coller à l'événement.

Un an et demi plus tard, mon père fut blessé à Bagdad dans l'attentat le plus meurtrier jamais perpétré contre les Nations unies en Irak. Je vécus ce traumatisme comme une confirmation de ce que j'avais ressenti le 11 septembre. Tel était mon chemin. Ce jour-là, je me souviens, un ami m'a dit : « Décidément, chaque fois qu'il y a un attentat, il y a un Salamé en dessous. » J'ai ri.

Mon père que je crus plusieurs heures durant disparu à Bagdad fut longtemps ma référence absolue. Issu d'un milieu modeste – son père était instituteur dans la montagne libanaise, sa mère gouvernante dans un grand hôtel de Beyrouth –, il s'est extirpé de sa condition sociale à force de talent et de travail pour devenir un intellectuel reconnu, professeur en France et aux États-Unis, diplomate et ministre de la Culture au Liban. Je lui dois tout. Le vrai féministe de notre famille, c'est lui. Il nous a éduquées, ma sœur et moi, avec une obsession : que nous soyons toujours autonomes dans la vie. Hors de question que nous dépendions financièrement et psychologiquement d'un homme. Il y avait quelque chose d'un féminisme guerrier dans son approche. À la manière du père de Simone de Beauvoir qui répétait à sa fille qu'elle avait un « cerveau d'homme », il nous a élevées « comme des garçons », ce qui était assez inédit chez un père dit « oriental ». C'était : « Tu seras un homme, ma fille. » Mon père voulait que nous excellions dans la voie que nous choisirions. « Faites ce que vous voulez, mais faites-le le mieux possible », martelait-il. Je me souviens qu'il avait froissé en boule mon premier bulletin de notes de sixième et avait joué au foot avec au milieu du salon. Parce que je n'étais que septième ou huitième de ma classe et pas dans les trois premières. Son exigence était ahurissante. Elle venait de sa mère, ma grand-mère, sans doute la femme que j'ai le plus aimée. Droite, fière, travailleuse, elle ne baissait jamais la tête devant les épreuves de la vie ou le manque d'argent. Elle m'a appris à me battre toujours, à refuser de tomber, à cacher mes douleurs.

Longtemps je n'ai voulu que les rendre fiers.

Je suis devenue journaliste et mon ambition a pris la forme d'une rage de vivre et de vaincre à laquelle rien ne semblait devoir

ou pouvoir résister. J'ai recherché la reconnaissance avec frénésie. J'ai voulu prouver aux yeux des autres que l'« Orientale » pouvait être la meilleure des « Occidentales ». Montrer qu'une femme pouvait égaler les hommes. Être plus dure, plus rentre-dedans, plus « puissante » qu'eux.

Lorsque j'ai débuté à la télévision, sur les chaînes d'information, les journalistes qui présentaient les journaux se ressemblaient presque toutes, plutôt lisses et souvent blondes. Je n'avais pas vraiment la gueule de l'emploi ! À cette époque, la journaliste femme avait le plus souvent une place assignée à côté de l'homme, leader « naturel » du duo. Elle devait sourire, se spécialiser dans les questions psychologisantes, mettre du « liant », quand son collègue masculin se réservait les questions sérieuses, le « dur ». Je voulais absolument échapper à ce jeu de rôle. Je me répétais comme un mantra : « Au minimum, je serai à égalité avec les hommes. Et dès que l'occasion se présentera, je prendrai la main. » Mes modèles étaient les femmes qui s'étaient libérées de la tutelle masculine. Françoise Giroud ou Anne Sinclair en France, Christiane Amanpour aux États-Unis.

Occuper le territoire des hommes, montrer les muscles : je n'ai échappé à aucun des écueils induits par cette quête. J'ai recherché la confrontation jusqu'à l'agressivité. Je pense notamment à mes premières « Émissions politiques » sur France 2, et à des échanges trop musclés avec Nicolas Sarkozy ou Alain Juppé. C'était en 2017, l'année de l'élection présidentielle. Et il se trouve que je cumulais : réveil aux aurores pour la Matinale d'Inter, émissions politiques à la télévision, le tout enceinte de mon premier enfant... Ça faisait beaucoup. Cette année-là fut galvanisante, vertigineuse et sans doute excessive dans tous les sens du terme.

Ceci dit, j'ai souvent noté qu'une même question, formulée avec

pensais totalement émancipée, je réagissais pourtant typiquement comme la plupart des femmes quand on leur propose une promotion : la peur de ne pas être à la hauteur, la tentation de l'autodénigrement.

L'ennemi, c'est cette peur. Toutes les générations de femmes ont cela en commun. La peur d'être agressée. La peur de déranger. La peur de choquer. La peur de détonner. La peur de la révolte et de ce qu'il y a après la révolte. Cette peur est d'autant plus grande qu'on est en position de vulnérabilité. Quand à la domination sexiste s'ajoute la domination sociale, alors cette peur a tout pour devenir paralysante. J'ai de la chance d'être née du bon côté de la barrière sociale, et pourtant cette peur me poursuit.

Christiane Taubira le dit parfaitement : « La puissance d'une femme, c'est son rapport à la peur [...]. De toutes les émotions, de tous les sentiments, la peur est vraiment le seul qui soit capable de paralyser, donc de neutraliser vos potentialités, votre réactivité. C'est le seul capable de vous empêcher, de vous interdire. »

Les hommes sont conditionnés sans le savoir pour *cheffer*. Ils savent prendre la parole, la conserver, assumer une ambition, la cultiver. Le tout *naturellement*. Ils se posent rarement ces questions : « Suis-je à ma place ? Suis-je au niveau ? Comment imposer ma voix sans passer pour un dingue ? » Nous, nous avons cette angoisse de l'imposture, chevillée au cœur et au corps. Il faut s'en libérer.

À mon arrivée à « L'Émission politique », le directeur de la rédaction d'alors avait défini les rôles : à David Pujadas, le rôle de capitaine « politique » ; à moi, une rubrique baptisée « Le regard de Léa », un espace réservé aux questions « piquantes et sexy ». Je regrette de ne pas avoir protesté, de ne pas avoir rejeté comme une mauvaise blague un tel intitulé. Face aux critiques

généralisées, ils ont changé le nom. Puis l'idée même d'un cantonnement ou d'un cloisonnement de ma parole « féminine » fut mise au placard. Mais pourquoi n'avoir rien dit d'emblée ? Par aveuglement ? Par peur.

J'appartiens à une génération qui a longtemps cru avoir résolu la question du féminisme. Nous pensions que le temps des luttes était passé. Nous étions pleines de gratitude pour Simone de Beauvoir et Simone Veil, pour les « 343 salopes » qui avaient revendiqué un avortement clandestin pour faire changer la loi, et avant elles, pour les « suffragettes » qui acceptaient les ricanements pour défendre le droit de vote des femmes. Mais nous, ce n'était plus notre affaire. Comme sur tant d'autres sujets, nous étions bercées d'illusions, assoupies.

Un jour, la romancière Annie Ernaux m'a parlé de sa grande stupéfaction devant le mouvement #MeToo, cette « déflagration » qu'elle n'attendait plus. Elle disait avoir fini par intégrer qu'elle ne verrait pas de son vivant la « révolution des femmes ». Elle avait eu le sentiment d'une immense régression dans les années 1990. C'est ma génération qu'elle visait. Et elle avait raison. Bancalée, prise en étau entre les icônes révolutionnaires des années 1960-1970 et les vingtenaires des années 2010, beaucoup plus engagées, ma génération croyait n'avoir plus de combats à mener. Je ne pensais pas avoir ce combat à mener en tout cas. Je n'étais pas la seule. Et pourtant je me trompais. Nous nous trompions.

Tout n'est pas encore gagné, c'est évident, et rien n'est définitivement acquis. En ces temps troublés, il ne faut pas oublier la mise en garde de Simone de Beauvoir : « N'oubliez jamais qu'il suffira d'une crise politique, économique ou religieuse pour que les droits des femmes soient remis en question. Ces droits ne sont jamais acquis. Vous devrez rester vigilantes votre vie durant. »

Par-delà les critiques qu'on peut émettre à son égard, le mouvement #MeToo fut d'abord une révolution narrative, par les milliers de récits qu'il a fait éclore, et pas seulement dans le cinéma, mais d'abord dans les couches socialement plus vulnérables. Pour les militantes chevronnées, ce mouvement confirma leur vision du monde. Il fut pour moi une profonde remise en cause de mes croyances et de mes aveuglements. Un chamboulement intérieur. Qui m'a laissée en zone mouvante, n'ayant pas encore atteint de terre ferme et stable, je le confesse sans peine.

Un événement personnel allait illustrer et tester les doutes qui m'habitaient. En mars 2019, je décidai de me retirer provisoirement de France Inter et de France 2, le temps de la campagne pour les élections européennes, auxquelles mon compagnon était candidat. J'ai estimé que les périodes de campagnes étaient à ce point inflammables qu'il ne fallait pas prendre le risque d'affaiblir les antennes sur lesquelles je travaillais, et plus largement le métier de journaliste, déjà si profondément défié, rejeté, vilipendé. Ce choix a été critiqué. Je le comprends, car si cela avait concerné une autre journaliste que moi, j'aurais sans doute désapprouvé cette décision. Deux principes s'opposaient : le féminisme d'un côté, la déontologie de l'autre. D'un côté, je laissais entendre en me retirant qu'en 2019 une femme a encore le cerveau de son mari ou de son compagnon. De l'autre, je m'exposais à ce que chacune de mes questions soit suspectée. En accord avec mes *patronnes*, j'ai opté pour le retrait. Moi qui me suis toujours battue pour défendre ma place dans cet univers encore très masculin, je devais soudainement « retourner à la cuisine », m'occuper des enfants. Pour laisser la place à mon homme...

«On dit des femmes qu'elles sont belles, charmantes, piquantes, délicieuses, intelligentes, vives, parfois dures, manipulatrices ou méchantes. "Hystériques" lorsqu'elles sont en colère. "Arrivistes" lorsqu'elles réussissent. Mais on dit rarement d'elles qu'elles sont puissantes.

Chez un homme, la puissance est légitime. Chez une femme, elle paraît suspecte, contre-nature. J'ai voulu savoir pourquoi, et j'ai entamé un voyage dans les mystères du pouvoir au féminin.

On se construit en se confrontant à d'autres vies que la sienne. J'ai rencontré des femmes dont j'admirais le courage, la liberté et la singularité. Écrivaine, médecin, femme politique, cheffe d'entreprise, rabbine, sportive, jeunes ou plus âgées, de droite ou de gauche... elles ont toutes un point commun: leur force intérieure et leur influence dans la société, en un mot, leur puissance.

Elles m'ont transformée, profondément. Ont fait voler en éclats mes préjugés. Mais surtout, comme à beaucoup d'auditrices, elles m'ont fait du bien.»

LEÏLA SLIMANI, ÉCRIVAINNE
CHLOÉ BERTOLUS, CHIRURGIENNE
CHRISTIANE TAUBIRA, FEMME POLITIQUE
LAURE ADLER, JOURNALISTE
ÉLISABETH BADINTER, PHILOSOPHE
BÉATRICE DALLE, ACTRICE
NATHALIE KOSCIUSKO-MORIZET, INGÉNIEURE
BETTINA RHEIMS, PHOTOGRAPHE
SOPHIE DE CLOSETS, ÉDITRICE
AMÉLIE MAURESMO, ENTRAÎNEUSE DE TENNIS
ANNE MÉAUX, CONSEILLÈRE EN COMMUNICATION
DELPHINE HORVILLEUR, RABBINE



LES ARÈNES